

E pluribus unum, ou, Comment rever à l'unité

par

W. B. Allen

United States Commission on Civil Rights*

Le pluralisme contemporain aux états-unis differe beaucoup des premieres idées de l'organisation sociale qui prévalut a l'ère de la fondation. Ceci précrivit un processus politique visant "d'harmoniser, assimiler, et protéger" les diverses interets et parties qui constituait les treize états-membres de la confédération américaine avant 1789. C'est a dire, les fondateurs travaillaient de faire des peuples un peuple. Donc les institutions constitutionnelles forma la réponse appropriée à la pluralité des vues et fins mais seulement dans le cas ou la constitution voulut les rendre coördinés. Une société dynamique passera par plusieurs stades sociaux sur la voie de l'unité ultime et le pluralisme sera un tel stade. Pour les américains c'était les auteurs de Federalist Papers qui élaborerent plus pleinement l'idée de l'unité dans une nation libre et républicaine—le dernier stade du développement politique pour la société dynamique.

Le pluralisme contemporain, par contre, valorise les différences sociales et en produit forces opposantes au développement de l'unité ultime. L'enjeu actuel aux États-unis est d'achever la promesse originaire avant qu'un processus de désintégration avance trop loin d'être arrêté. Nous cherchons tellement d'harmoniser et assimiler tous les américains qu'on n'entendra plus rien des minorités. C'est a dire, nous esperons restaurer l'ambition de la fondation de faire prévaloir le bien commun sur les intérêts particuliers.

Depuis toujours l'Europe a été une, même qu'elle n'a jamais été unie. Nous voyons donc un problématique qui s'annonce dans le bulletin de ce colloque comme un projet—un projet de contribuer à la reflexion sur un probleme visant un "nouveau pluralisme" qui s'installe et accroît partout en l'Europe et d'une telle maniere a résister aux propos d'intégration.

J'ai le sens que vous avez ouï dire que c'est précisément le même problématique qu'a rencontré les États-unis, où depuis cent-vingt ans le pouvoir central (et parfois des états ou provinces) tente de gérer une diversité des races et des cultures provenant de partout au monde. Ce que Tocqueville appella l'histoire des "trois races en Amérique" constituait le premier ébauche significatif d'examiner le problème de race aux États-unis, ce que de nos jours (il y a cinquante ans) Myrdal a repris avec son *American Dilemma*. Ensemble ils nous offrent un Amérique qui se define dynamiquement en un projet d'intégration, d'assimilation, où le nécessaire est de fondre (le mot de Myrdal) les peuples diverses en un seul peuple. Les lois et les reglements semblaient prendre cette idéale pour base et, d'ailleurs, toute l'histoire d'immigration achevée aux États-unis est surtout distinguée par une grande passage des habitants du "vieux monde," où les gens se répere dans les traces de leurs aïeux, aux espaces vides et larges

* Remarks prepared for delivery at the International Conference, "Il Nuovo Pluralismo Culturale e Razziale della Società Europea," held 9-11 November 1989 at the Villa Albrizzi-Franchetti (Preganzioi) and sponsored by Provincia di Treviso and Istituto Internazionale J. Maritain, Centro Studi e Ricerche, Treviso, Italy.

d'Amérique, où les gens perdent jusqu'à leurs mémoires mêmes. C'est une transformation globale, une métamorphose qui s'appelle "the melting pot." Ronald Reagan dans sa présidence en parlait d'un "new man"—l'humain renoué.

Néanmoins je vous invite au scepticisme sur cet sujet, parce que je ne me persuade pas que l'on puisse résumer l'Amérique dans l'idée et l'expérience du pluralisme—un concept, d'ailleurs, qui n'a été inventé qu'au début du vingtième siècle.¹ Et je sais bien davantage qu'il y avait tout-à-fait une autre conception qui conduisait les fondateurs américains à adopter le bon mot, *E pluribus unum*.

Le problème actuel de race aux États-Unis pose bien des questions significatives pour les Américains mais non celle de l'union, au moins dans le sens le plus significatif. Sur le plan constitutionnel la question de l'union est plutôt une question politique qu'une question sociale. La question sociale s'exprima chez Aristote quand il écrivit que, pour se faire un peuple, il faut que les gens s'entre-marièrent. Le pluralisme, donc—ce n'est pas une espèce de politique mais une stade de la société. Dans tout état indépendant et dynamique et aussi caractérisé par l'union politique (c'est l'union des volontés constitutionnelles) et la liberté, le pluralisme ne durera pas.

C'est là-dessus que se trompaient Tocqueville et Myrdal—Tocqueville d'abord quand il faillit prévoir la guerre des frères qui terminerait l'esclavage américain sans péril d'une guerre des esclaves ou le "race war," et deuxièmement Myrdal, parce qu'il faillit prévoir comment le préjugé de couleur, même que non-disparaissant, se transformerait en avantage de couleur par moyens des programmes pour parcèler les droits et les ressources de la société suivant des formules proportionnelles.

C'est à dire, Tocqueville faillit voir la force du principe de l'égalité depuis la fondation des États-Unis et donc comment réformateurs étaient les Américains, à parler politiquement; tandis que Myrdal faillit voir comment loin les Américains se pousseraient, même au dépens de leurs principes originels, de changer leur état social. Et nous retardataires d'actuelle, nous nous tromperons même pire si nous n'en réfléchissons que la lueur du pluralisme n'est autre chose que le reflet de la liberté.

Ils nous en faudra deux choses, alors, pour bien comprendre le pluralisme américain. En premier lieu, on doit éviter de confondre avec le pluralisme cette multiplicité des intérêts à la fois sociale et constitutionnelle dont parlait James Madison dans *The Federalist Papers*, et qui a peu à faire avec la question des races et cultures. D'autre part, on ne doit jamais négliger de

¹ L'originel se trouve dans l'oeuvre de Arthur F. Bentley, *The Process of Government*, ed. by Peter H. Odegard (Cambridge: Harvard University Press, 1967). Au commencement Bentley employa le langage de "pressure" et "force," pour soutenir l'idée que "The phenomena of government are from start to finish phenomena of force." Le fait achevé it alla directement à la fin: "...we shall never find a group interest of the society as a whole. We shall always find that the political interests and activities of any given group—and there are no political phenomena except group phenomena—are directed against other activities of men, who appear in other groups, political or other. The phenomena of political life which we study will always divide the society in which they occur... The society itself is nothing other than the complex of groups that compose it." (p. 222)

constater le principe de l'union constitutionnelle qui s'établit préalablement, en tant que base, à la question du pluralisme social. Ici je préfère rétablir la question de l'union constitutionnelle comme projet ou oeuvre dont vous pourriez conclure aux données du pluralisme. C'est donc le constitutionnalisme américain—c'est à dire, le constitutionnalisme des fédéralistes—que je vous présente en guide pour le nouveau pluralisme Européen.

Si l'on allait plonger aux profondeurs de texte du *Federalist Papers*, on y trouvera sémé à travers les premières huit chapitres diverses indications qui se rassemblent à la fin pour définir ce que c'est le constitutionnalisme fédéraliste. D'abord on remarquera le donné de l'unité nationale comme clé au bien-être politique. En deuxième lieu, c'est le républicanisme lui-même qui lie dans un seul projet l'union et le bien-être général. Établi sur ce modèle, Publius (non-de-plume de Hamilton, Madison, et Jay) insiste que l'union "peut harmoniser, assimiler, et protéger les diverses parties et les associés." L'idée n'en était pas insouciantement introduit. dans les pages du *Federalist Papers*. Plutôt, elle s'insinue dans les jointures de l'argument touchant la valeur relative de l'union quand contrasté à la confédération en matière de la guerre et de la paix domestique. Finalement, les auteurs du *Federalist Papers* poussait la nouvelle idée de harmoniser les gens dont les intérêts et sentiments se diversifiaient assez fortement, et à quel propos le gouvernement possédait un pouvoir actif de créer l'homogénéité exactement là où existait avant la diversité. Les politiques de l'ère de la fondation des États-unis parlèrent souvent d'un homogénéité américain mais d'une façon largement exagérée. La vérité en est que l'homogénéité géographique des États-unis n'était pas couplé avec un homogénéité politique. Donc on dessinait un gouvernement pour l'en suppléer—pour opérer tellement sur les esprits et les caractères des citoyens qu'ils deviendraient plus homogènes dans leurs sentiments et leurs intérêts.

Le terme de "fédéralisme," dans son sens contemporain, commença à apparaître lors du débat de ratification de la Constitution. En tant que tel, il est lui-même subordonné à question de savoir ce qu'est la Constitution, ce qu'elle accomplit effectivement. Comment interpréter la Constitution se révèle être une question beaucoup plus importante que d'interpréter le texte même de la Constitution. Le texte est, certes, absolument crucial; le propos n'est pas ici de minimiser cela. Mais, pour trouver la constitution tel qu'elle est, nous devons tenir compte de personnes et d'évènements, tels que Patrick Henry, dans la Convention de ratification de la Virginie, tirant de personnes comme James Madison les déclarations définitives sur la signification de la Constitution. Dans ce processus, il y eut un niveau d'entente, ou un consensus, très important, pour obtenir la dernière ratification.

Ceci pose un problème dans la mesure où nous n'avons plus un texte bien précis mais un ensemble quelque peu confus sur le plan culturel et engagé sur le plan social, à maîtriser avant de pouvoir identifier la Constitution exactement. Insérer *Le Fédéraliste* et son rôle en tant que l'interprétation définitive du texte original, alors il sera équitable de conclure que la Constitution provient surtout du processus politique spécifique qui se déroula lors de la fondation. Considérons ces faits: où peut-on trouver dans la Constitution mention de la séparation des pouvoirs? Où figure l'expression des "poids et contrepoids" dans la Constitution? Où se trouvent quelques uns de ces termes décisifs que les professeurs utilisent habituellement dans leurs cours? Ils ne sont pas dans la Constitution. Nous les utilisons parce qu'ils sont les termes sur la base desquels la Constitution a été acceptée. Ce furent les termes du débat. Et c'est l'accord obtenu sur ces choses entre ces partis qui constitue la véritable Constitution des États-unis.

Alors, dans le sens définitif le constitutionnalisme du Fédéraliste dirige notre attention loin de ses racines scientifiques et historiques vers ses intentions particulières. La raison en est que le terme de “constitution” est trop strictement interprété comme une structure d’institutions ou des lois. C’est seulement la partie transmissible—le feu Perse—d’une société donnée, les caractéristiques qu’elle détient mais que toute société peut obtenir par élection. Par contre, il y a d’autres caractéristiques d’une société donnée qu’aucune autre société ne peut posséder. Cette partie non transmissible de toute société est comprise dans la définition de la constitution comme un “arrangement des fonctions,” et elle est ce que nous voulons dire par “une façon de vivre.”² Et c’est cela encore qui résulte quand les gens entreprennent de rever à l’unité.

Le dessein de Publius, alors, était de constituer une union qui pouvait se protéger par son bien-être ou sa richesse au fur et à mesure qu’elle répandirait son républicanisme dans la société. Voilà donc la réponse américaine au pluralisme; voilà donc la réponse originelle et aussi la réponse continuelle. Nous mesurons les résultats par les signes des frustrations raciales et culturelles ou amoindries ou devenues trop impatientes de laisser agir un remède systématiquement promouvant le bien commun devant les intérêts particuliers.

² Voir W. B. Allen, “Justice and the General Good: *Federalist 51*,” dans *Saving the Revolution: The Federalist Papers and the American Founding*, éditeur Charles R. Kesler (New York: The Free Press, 1987), p. 140: “Il est exact de dire ‘régime’ plutôt que ‘gouvernement’ ici (en parlant de la ‘sûreté’ du régime, particulièrement lorsqu’il est en fonctionnement) car lorsque tout fonctionne du régime. Ce qu’Aristote signifie, quand il définit le ‘régime’ comme un arrangement de fonctions, est plus qu’une simple structure institutionnelle. Il entend les caractéristiques humains qui prédominent dans une société et qui lui donnent son caractère propre.